



echos

D'ici et
D'ailleurs

En couverture

Transfert de Japonais Américains dans un bus à destination du camp de Manzanar (Californie), avril 1942.

Photographie attribuée à Clem Albers.

© Library of Congress, Prints and Photographs Division

Accessible sur la base
Library of Congress ici :

<https://www.loc.gov/item/2001697374/>



Ce nouveau numéro d'**echos** explore des territoires éloignés mais ne propose ni un atlas exotique, ni un simple tour du monde académique. Il interroge les conditions dans lesquelles nous produisons des savoirs sur l'ailleurs, et les effets politiques de ces représentations.

Les projets et sujets de recherche présentés dans ce numéro sont portés par :



Climas (Cultures et littératures des mondes anglophones), sous la tutelle de l'Université Bordeaux Montaigne.



LAM (Les Afriques dans le monde), sous les co-tutelles du CNRS, de Sciences Po Bordeaux, l'Université de Bordeaux, l'Université Bordeaux Montaigne et l'Institut de recherche pour le développement.



Passages (Reconfiguration des spatialités et changements globaux), sous les co-tutelles du CNRS, de l'Université Bordeaux Montaigne, l'université de Bordeaux et l'école nationale supérieure d'architecture et de paysage de Bordeaux.



PLURIELLES (Langues, Littératures, Civilisations), sous la tutelle de l'Université Bordeaux Montaigne.

Guyane, Géorgie, Californie, Soudan...

Cartographier la planète à l'ère des globes virtuels, enquêter auprès de populations déplacées par la guerre, analyser les chaînes d'approvisionnement d'un plat diasporique, revisiter la mémoire d'un internement de populations immigrées ou exhumer des trajectoires féminines invisibilisées : autant de recherches qui déplacent le regard. Elles montrent que les cartes ne sont jamais neutres, que les données sont situées, que les frontières sont vécues dans les corps et les biographies, que les héritages coloniaux et les assignations raciales ou genrées continuent d'organiser nos imaginaires. Elles permettent de découvrir et de questionner la façon dont se constituent ces mondes qui nous entourent, nous contraignent ou nous animent.

Les recherches en lettres, en arts et en sciences humaines et sociales n'y apparaissent ni comme un commentaire tardif des crises, ni comme un exercice gratuit. Elles travaillent au présent des conflits, des exils, des recompositions identitaires et écologiques. Elles examinent les cadres matériels, institutionnels et symboliques dans lesquels se forment nos catégories - migrant, minorité, territoire, nature, tradition - et mettent à l'épreuve les évidences qui structurent le débat public.

Soutenus par l'Agence nationale de la recherche, la Région Nouvelle-Aquitaine, la politique scientifique d'établissement et son label Science avec et pour la société, ces travaux associent chercheurs, artistes, étudiants et partenaires culturels. Ce numéro prolonge aussi leur portée par l'introduction d'une nouvelle rubrique grâce au partenariat avec The Conversation France en ouvrant un espace de discussion informé et exigeant.

Explorer l'ailleurs, ici, n'est pas un geste de décentrement décoratif. C'est une manière de rendre visibles les conditions de production de nos savoirs, et d'exercer collectivement une vigilance critique sur le monde tel qu'il va.

Un globe, des mondes

Par **Léa Menard**, assistante ingénieure d'étude, Passages, et **Matthieu Noucher**, directeur de recherche au CNRS, Passages, pour le collectif SPHEROGRAPHIA.

Du 18 juin au 12 décembre 2026, le musée d'Aquitaine et le GeoDock (Pessac) invitent leurs visiteurs à s'interroger sur les représentations cartographiques contemporaines du Monde. Issue du projet de recherche SPHEROGRAPHIA, l'exposition « Un globe, des mondes » explore les limites et enjeux politiques des globes virtuels.

Omniprésents dans les documentaires, les rapports scientifiques, les musées, les événements internationaux ou encore les œuvres de fiction, les globes virtuels se sont imposés comme des dispositifs centraux de notre rapport au Monde. Leur diffusion massive, rendue possible par le développement des outils numériques grand public et par l'accès à d'immenses bases de données mondiales, alimente l'idée selon laquelle la planète serait désormais intégralement cartographiée, visible dans ses moindres détails.

L'usage quotidien d'applications de géolocalisation (Strava, Waze, Google Maps, etc.) renforce cette impression de maîtrise. Les données géographiques semblent fiables, objectives, conformes à la réalité, autrement dit à la fois complètes et exactes. Or, cette confiance accordée aux représentations cartographiques conduit souvent à négliger une analyse critique des images et des récits qui les composent. C'est notamment le cas avec ceux mobilisés pour représenter et étudier les changements globaux : réchauffement climatique, épuisement des ressources, réduction rapide de la biodiversité et modification des sols ou des océans... Dans un contexte où les décisions politiques, économiques et sociales doivent souvent être prises dans l'urgence, les représentations que nous nous faisons de ces phénomènes jouent pourtant un rôle déterminant.

Donner à voir la planète

Les globes virtuels s'inscrivent dans une longue histoire des dispositifs de représentation du Monde. Bien avant l'ère numérique, les cartes planes ont constitué des outils centraux pour figurer la Terre, depuis la géographie antique jusqu'aux grandes entreprises cartographiques de la Renaissance. En sélectionnant, projetant et orientant l'espace, elles ont toujours proposé une vision située du monde, indissociable de contextes politiques, scientifiques et culturels spécifiques. À partir du XVI^e siècle, l'apparition des atlas, notamment avec le *Theatrum Orbis Terrarum* d'Abraham Ortelius (1527-1598), marque une étape décisive : le monde y devient un ensemble ordonné, consultable et dont la connaissance semble complète. Le globe terrestre, objet scientifique, pédagogique et politique, renforce ensuite cette promesse de complétude en donnant à voir la planète comme un tout clos et cohérent. Loin de n'être que des objets ludiques ou spectaculaires, les globes cherchent également à reproduire la précision des cartes, en intégrant l'exactitude de la courbure et du relief terrestre. Instruments de travail et de pédagogie pour les géographes et les mathématiciens, ils remplissent aussi une fonction politique. La contemplation de la Terre, saisie dans son unité, est alors pensée, par des scientifiques tel qu'Élisée Reclus (1830-1905), comme un moyen de nourrir le sentiment d'une appartenance commune des humains à la planète, au-delà des identités nationales.



Globe virtuel représentant la population mondiale.



Le *Theatrum Orbis Terrarum*, ou *Théâtre du Globe Terrestre* est considéré, en cartographie, comme le premier atlas moderne.

Avec le développement de l'imagerie satellitaire au XX^e siècle, puis l'essor des systèmes d'information géographique et des plateformes web au début des années 2000, cette quête de totalité se prolonge sous une forme nouvelle : le globe virtuel, interactif, dynamique et continuellement actualisé. Dans le but de sensibiliser l'humanité aux enjeux des crises écologiques contemporaines, des entreprises spécialisées dans le traitement et la visualisation de données massives se sont ainsi emparées de ce nouveau médium. Le globe virtuel présenterait l'avantage de reproduire ce que l'on nomme l'*overview effect* : un effet de surplomb susceptible de provoquer un choc cognitif comparable à celui décrit par les astronautes observant la Terre depuis l'orbite ou la Lune. Il renforce en creux le sentiment d'appartenance à la planète, censé favoriser l'engagement collectif face aux crises écologiques.

L'envers des globes virtuels

Si les ambitions pédagogiques de l'usage des globes virtuels peuvent sembler a priori louables, le pendant de cette vision occidentale et totalisante du monde réside cependant dans l'invisibilisation de nombreuses autres manières de le représenter. Les globes virtuels, tout comme les cartes de géographie, ne sont en réalité jamais le monde lui-même. Toute représentation cartographique repose, par définition, sur une série de choix - de données, d'échelles, de couleurs, de formes - ainsi que sur des intentions quant à ce qui est montré et ce qui, au contraire, est laissé hors champ. Or, parce qu'il est un objet graphique puissant, le globe virtuel exerce un impact cognitif fort. Sa force ➤



De l'infiniment grand à l'infiniment petit

Les créateurs de Google Earth se sont inspirés du film documentaire *Powers of Ten*, réalisé en 1977 par le couple de designers américains Charles (1907-1978) et Ray Eames (1912-1988). Ce court métrage propose un zoom-dézoom continu et fluide des particules subatomiques d'un atome de carbone à l'échelle 10^{-17} à l'image de la Terre perdue dans l'Univers à l'échelle 10^{25} , en passant par les vues aériennes d'un parc, d'une ville, d'une région, d'un pays. Il introduit ainsi l'illusion puissante que l'on pourrait circuler librement entre les échelles, une ambition qui semble guider encore aujourd'hui le développement des globes virtuels.

Découvrez *Powers of Ten* : <https://www.youtube.com/watch?v=0fKBhvDjuy0>

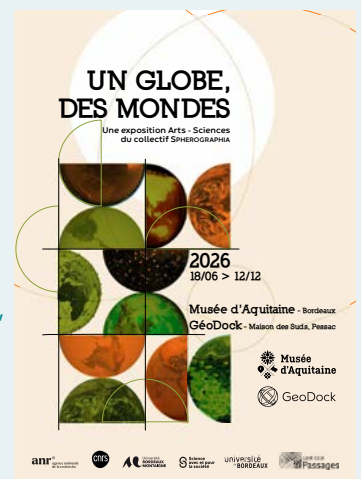
Une démarche « Arts et Sciences »

Le collectif SPHEROGRAPHIA a associé à sa démarche de recherche des collectifs d'artistes (arts plastiques et numériques) et des musées partenaires en Guyane, au Québec et en Nouvelle-Aquitaine. Une exposition itinérante « Arts et Sciences », évoluant au gré du projet de recherche, a ainsi été développée. Elle confronte la fabrique des globes virtuels avec des représentations artistiques (globes terrestres et célestes, broderies, vanneries, sculptures), et initie un dialogue interculturel autour de différentes mises en récit du Monde.

La première exposition a eu lieu du 28 septembre au 10 décembre 2024 au Centre d'art et de recherche de Mana, en Guyane. La deuxième s'est tenue du 11 avril au 1^{er} juin 2025 au Centre d'exposition de Val-d'Or en Abitibi-Témiscamingue, au Québec. Ces voyages en territoires *kali'na* et *attikamek* ont permis de s'écarter de l'idéal cartographique occidental - fondé sur la mesure, la maîtrise et la vision surplombante - pour mieux interroger les globes, leurs impensés et leur performativité.

« Un globe, des mondes », la troisième exposition, sera organisée du 18 juin au 12 décembre 2026, au GeoDock, centre de diffusion scientifique du campus de l'Université Bordeaux Maigne à

Pessac, ainsi qu'au musée d'Aquitaine à Bordeaux. Loin de n'être que des instants de restitution des travaux de recherche, ces expositions sont aussi (et surtout) des moments de recherche-crédation. Les visites guidées, conférences, projections et ateliers permettent de déplacer le regard initialement porté sur cet objet, de l'enrichir d'approches complémentaires et de réinterroger les hypothèses initiales du projet.



Globe sur la biodiversité réalisé par Alain Sauter et présenté lors de la 2^{ème} édition de l'exposition « Sphérogaphia » au Québec, en 2025.



Mondes-coco et calebasse présentés lors de la 1^{ère} édition de l'exposition « Sphérogaphia » en Guyane, en 2024.

visuelle peut parfois primer sur l'analyse critique des données sur lesquelles il repose. Il convient donc de s'arrêter un instant sur la nature de ces données, mais aussi sur les choix et les intentions qui président à la fabrication des globes virtuels.

C'est dans cette perspective que s'inscrit le projet de recherche SPHEROGRAPHIA, financé par l'Agence nationale de la recherche, entre 2023 et 2026. Regroupant des chercheurs aux approches disciplinaires plurielles (géographie sociale et culturelle, géographie politique de l'environnement, sciences de l'information géographique, histoire environnementale...), le projet vise à répertorier et analyser les globes virtuels. L'objectif est de mieux comprendre la fabrique de ces dispositifs en analysant les intentionnalités de leurs promoteurs grâce à une série d'entretiens menés auprès de producteurs ou d'utilisateurs en provenance de la NASA, de Google, de l'ONU, du WWF, etc. En s'intéressant aux modalités de leur constitution, le projet cherche aussi à explorer leurs sources, à questionner autant ce qui est représenté que les raisons de l'absence de représentations. L'enjeu est aussi d'ouvrir ces boîtes noires algorithmiques pour mettre en exergue l'inégale géonumérisation du Monde. Enfin, le projet interroge la performativité des globes numériques, tant sur les imaginaires qu'ils produisent que sur les engagements politiques de celles et ceux qui les conçoivent, les diffusent ou les utilisent.

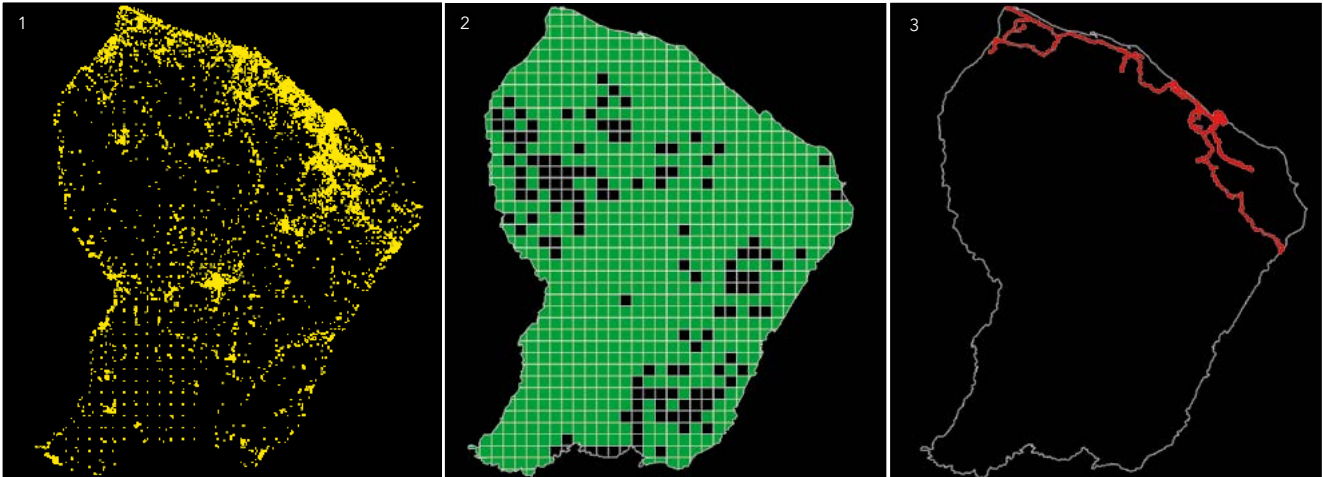
Étude de cas : la biodiversité mondiale

Lors de la COP30 organisée à Belém (Brésil), en novembre 2025, des globes virtuels consacrés à la biodiversité ont été présentés afin d'alerter sur l'ampleur des crises écologiques en cours. Spectaculaires et visuellement puissants, ils donnent l'illusion d'une connaissance

« L'analyse de ces globes de biodiversité (...) met ainsi en évidence un décalage marqué entre l'image d'un monde largement documenté et la réalité très inégale des connaissances naturalistes »

exhaustive de la faune et de la flore à l'échelle planétaire. Or, l'analyse fine des données qui les alimentent révèle de fortes inégalités spatiales et temporelles dans la production des savoirs naturalistes. Si l'accumulation de plus de trois milliards d'observations recensées dans la principale base de données mondiale de référence - le Global Biodiversity Information Facility (GBIF) - peut laisser croire à un véritable déluge de données, leur distribution géographique raconte une tout autre histoire. Certaines régions apparaissent surdocumentées, tandis que de vastes régions du globe ne sont que très ponctuellement couvertes. Ainsi, seuls 10 % des enregistrements du GBIF se situent entre les tropiques du Cancer et du Capricorne, alors même que ce périmètre concentre l'essentiel de la biodiversité mondiale, et plus des trois quarts de ces données proviennent du nord du tropique du Cancer.

201 173 occurrences de faune et de flore provenant du territoire de la Guyane française ont été extraites des données du Global Biodiversity Information Facility (en juin 2021). En ❶, localisation et superposition des données sur la partie terrestre de la Guyane française. Sur la carte ❷, des mailles pleines (86%) ou vides (14%) de 10 km de côté indiquent la présence (en vert) ou l'absence (en noir) de données. En ❸, identification des données localisées le long des routes littorales (sur une zone tampon de 1 km), soit 23 % des occurrences.





Projection numérique d'un globe sur la biodiversité, alimenté par les données du Global Biodiversity Information Facility, au GeoDock de Pessac.

Une analyse spatiale plus fine, fondée sur un découpage du globe en cellules de 10 kilomètres par 10 kilomètres, renforce ce constat : 83 % de ces cellules ne contiennent aucune information, en particulier dans les espaces océaniques. À l'inverse, de nombreuses zones urbaines d'Europe de l'Ouest et d'Amérique du Nord concentrent à elles seules plusieurs millions d'occurrences. Cette distribution inégale des données naturalistes apparaît étroitement liée à l'accessibilité des espaces : 28 % des observations recensées sont situées à moins d'un kilomètre du réseau routier principal, qui ne couvre pourtant que 6 % des terres émergées. Ces biais sont également observables à l'échelle des terrains étudiés dans le cadre du projet SPHEROGRAPHIA, notamment au Québec, en Guyane ou à Madagascar. Un changement d'échelle, jusqu'au niveau local, permet d'en mesurer concrètement les effets. Ainsi, dans la réserve naturelle nationale des Nouragues, en Guyane, qui ne représente que 0,1 % du territoire régional, on recense 40 385 observations naturalistes, soit 2,5 % de l'ensemble des données guyanaises. Plus encore, 97 % de ces observations sont concentrées sur trois sites correspondant à seulement 10 % de la superficie de la réserve, soulignant le caractère extrêmement localisé de la production des données.

Interroger les « blancs » des globes

L'analyse de ces globes de biodiversité, menée à différentes échelles, met ainsi en évidence un décalage marqué entre l'image d'un monde largement documenté et la réalité très inégale des connaissances naturalistes. Si les

globes virtuels donnent à voir une surface terrestre apparemment saturée de données, ils masquent en partie le caractère ponctuel, localisé et socialement situé des observations sur lesquelles ils reposent. En portant l'attention non plus seulement sur les zones où les données sont abondantes, mais sur celles qui restent largement absentes de ces visualisations, cette étude de cas invite à interroger plus largement les « blancs » des globes contemporains. Ici, ces absences ne traduisent pas nécessairement un manque de biodiversité, mais bien souvent un déficit d'observations, lié aux conditions d'accès aux terrains, aux priorités scientifiques ou aux cadres institutionnels de la collecte. Les globes virtuels apparaissent ainsi moins comme des reflets fidèles de la biodiversité mondiale que comme des dispositifs de mise en forme de connaissances partielles, produites dans des contextes précis.

Les données agrégées pour la constitution d'un globe virtuel ne sont pas de simples informations abstraites : elles résultent de pratiques de terrain, de choix méthodologiques et de rapports différenciés aux espaces observés. Les rendre visibles sans en interroger les conditions de production revient à renforcer une vision du monde apparemment complète, mais profondément asymétrique. 

Les exilés ukrainiens et russes en Géorgie

Entretien avec **Olga Bronnikova**, maîtresse de conférences en études slaves, PLURIELLES, membre associée Passages.

Depuis 2022, Olga Bronnikova est témoin de la cohabitation entre exilés ukrainiens et russes en Géorgie. Investie dans des collectifs d'aide aux réfugiés, elle étudie les conséquences migratoires du conflit au travers des interactions sociales, des lieux d'accueil, des trajectoires de politisation et d'engagement.

— **L'invasion de l'Ukraine par la Russie, le 24 février 2022, est un bouleversement géopolitique, militaire et humanitaire. En tant que chercheuse franco-russe, spécialiste de la politisation des migrants russophones dans l'Union européenne, votre travail a-t-il été impacté ?**

En 2022, je venais d'achever ma participation à un projet de recherche questionnant la migration des professionnels du web russes et les libertés numériques en Russie. J'envisageais de débiter un nouveau sujet de recherche sur le territoire russe mais l'invasion de l'Ukraine a contrecarré mes plans. À cette époque, je me posais beaucoup de questions sur mon travail, l'immigration, l'exil, ma propre trajectoire, ma subjectivité en tant que chercheuse d'origine russe face à des événements qui me dépassent. Comment devais-je me situer ? Habitant alors à Grenoble, j'ai rejoint le collectif Ukraine Grenoble Isère où je me suis occupé de plusieurs projets culturels et où j'ai commencé

à venir en aide à des réfugiés ukrainiens. À ce moment, j'étais en congé pour recherches, je pouvais pleinement me consacrer au terrain. À l'automne 2022, j'ai décidé de partir dans l'un des pays d'accueil de nombreux exilés russes et ukrainiens, la Géorgie.

— **Pourquoi la Géorgie et qu'y avez-vous fait ?**

Lors de mon arrivée, je ne connaissais rien du pays, si ce n'est qu'il attirait un grand nombre de Russes en exil pour des raisons politiques (opposition à la guerre et à la mobilisation militaire) et économiques. Tout naturellement, comme je le faisais déjà en France, j'ai commencé

- Ci-contre (de gauche à droite, de haut en bas) :
- Coin cosy où les exilés peuvent patienter en prenant un café ou un thé.
 - Les bénévoles chargés des courses se rendent dans plusieurs lieux : marché de gros, hypermarchés bon marché, petites épiceries...
 - Distribution de colis alimentaires en cours.
 - Les bénévoles ont leur badge personnalisé qu'ils laissent au local. Même s'ils ne viennent pas pendant un certain temps, leur badge attend leur retour.



à côtoyer des collectifs qui venaient en aide aux réfugiés ukrainiens, majoritairement installés à Tbilissi. Ces collectifs étaient fondés et animés surtout par des exilés russes. J'allais là où il y avait besoin d'aide. Je cherchais un point d'ancrage en tant que bénévole, pas en tant que chercheuse. Je suis devenue chargée des achats de produits. Tous les jours, très tôt le matin, je me rendais au marché le moins cher de la capitale avec d'autres bénévoles. J'achetais des légumes qui étaient ensuite distribués aux réfugiés ukrainiens. Notre local ouvrait ses portes à 15h et fermait entre 18h et 19h. Des clubs de discussion permettant aux bénévoles d'apprendre l'ukrainien, des cours de dessins, des projections de film ukrainiens et géorgiens étaient programmés en soirée. Ces temps conviviaux pouvaient durer jusqu'à très tard le soir, quasiment tous les jours.

— À quel moment votre investissement en tant que bénévole s'est-il doublé d'un travail de recherche ?

Dès le début de mon engagement, je me suis présentée en tant que binationale, travaillant dans une université française, parlant russe et apprenant l'ukrainien. J'étais perçue comme une semblable par les autres bénévoles, je partageais avec eux les mêmes références culturelles liées au passé soviétique. J'étais intégrée au collectif, la confiance était réciproque. Dès le premier jour, ce qui était précieux pour moi, au-delà de mon engagement, c'était de découvrir que des points de rencontre pouvaient exister entre les exilés ukrainiens et russes, situation peu commune dans le contexte de l'invasion de l'Ukraine par la Russie. C'est à ce moment précis que j'ai commencé à m'interroger sur les conditions qui rendaient possible une telle interaction. Pourquoi cette interaction, rare, par ailleurs, a été possible à ce moment et dans ce lieu précis ? Quels sont les cadres matériels qui la rendent possible ? Peut-on considérer ces espaces d'interaction comme pérennes ? J'ai assez rapidement fait part de mes questionnements de recherche aux bénévoles de ces collectifs. J'ai choisi ce

Le projet EXILEST étudie la politisation, les interactions, les solidarités et les tensions des exilés bélarusses, russes et ukrainiens suite à l'invasion de l'Ukraine. Financé par l'Agence nationale de la recherche, entre 2023 et 2027, il est porté par le centre Emile Durkheim de l'université de Bordeaux et associe 15 chercheurs de 6 établissements de recherche, dont 2 enseignantes-chercheuses de l'Université Bordeaux Montaigne, Olga Gille-Belova (CEMMC) et Olga Bronnikova (PLURIELLES). Les recherches sont déployées dans trois pays d'accueil : la Géorgie, la Lituanie et la Pologne.

sujet car c'était mon quotidien depuis plusieurs mois. En 2023, mon travail a intégré le projet de recherche EXILEST, financé par l'Agence nationale de la recherche.

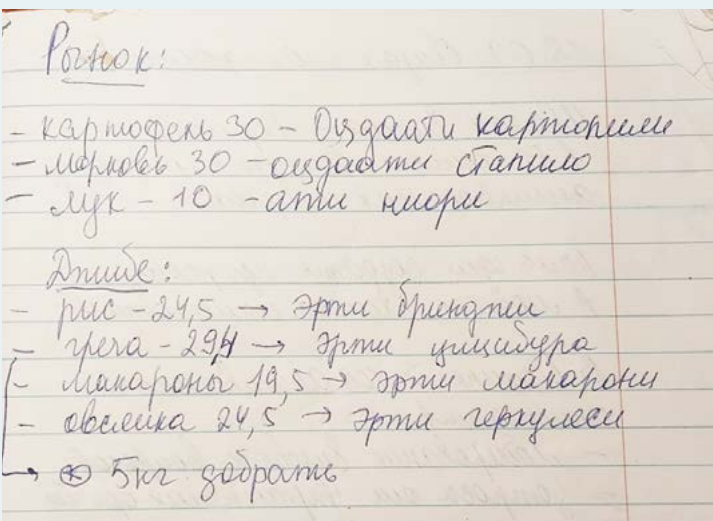
— Vous pratiquez l'ethnographie, quelle est votre démarche ?

Pratiquer l'ethnographie, c'est s'engager dans une recherche par immersion, sur le temps long, au sein d'un milieu qui m'était initialement étranger. C'est une autre manière de produire de la connaissance, fondée sur l'observation, et non uniquement sur la parole captée au cours d'entretiens. L'observation répétée permet de comprendre la signification de certaines actions ou interactions que la parole seule ne permet pas d'expliquer. Observer implique un engagement dans le terrain : une présence située, attentive et



Bien que la majorité des bénévoles soient originaires de Russie, on ne trouve aucun symbole de « russité » dans le local. Seuls les drapeaux ukrainien et géorgien décorent l'intérieur.

Au-delà de ses fonctions initiales, le local remplit aussi une fonction de sociabilité pour les bénévoles, avec de multiples activités organisées après la distribution. Ici, un universitaire géorgien donne une conférence sur l'histoire de la Géorgie.



« Notes prises au marché et dans un hypermarché bon marché de Tbilissi, où j’allais chaque semaine acheter des légumes pour le point d’aide aux exilés ukrainiens. »

impliquée dans les interactions. Il ne s’agit pas seulement d’une observation extérieure : on est partie prenante des interactions et l’on analyse constamment sa propre place au sein de celles-ci. Je suis engagée dans les situations, je fais les mêmes tâches que les bénévoles afin de mieux comprendre la signification qu’ils donnent à leurs actions. Une phase d’observation prolongée précède donc la mise en place d’entretiens plus classiques. Parfois, je sollicite aussi des personnes qui observent ces mêmes bénévoles de l’extérieur : des réfugiés, des collectifs similaires fondés par des Géorgiens ou des Ukrainiens.

— **Comment consignez-vous ces observations et ces entretiens ?**

Chaque jour, après le travail de terrain, je réserve mes soirées à consigner dans mes carnets de recherche ce que j’ai vu, entendu et ce qui m’a particulièrement frappée. Je m’interroge sur la manière dont je me situe face aux situations conflictuelles vécues dans la journée ou aux interactions qui m’ont questionnée. Depuis le début de mes recherches, j’ai rempli plus d’une vingtaine de carnets. L’observation et les entretiens, qu’ils soient enregistrés ou consignés par écrit, constituent des matériaux complémentaires dans mon enquête. En plus des carnets, lorsque cela est possible, je prends également des photographies, sans personne, en privilégiant les lieux. En cohérence avec mes questions de recherche, j’ai travaillé sur la segmentation des lieux de ces collectifs. Quels

À acheter au marché :

- Pommes de terre 30 kg - *otsdati kartopili*
- Carottes 30 kg - *otsdati stapilo*
- Oignons 10 kg - *ati niori*

À acheter à Djibe (hypermarché bon marché) :

- Riz - *erti brindji*
- Sarrasin - *erti tsitsiboura*
- Pâtes - *erti makaroni*
- Avoine - *erti guerkoulessi*

« En italique, je transcris les mots géorgiens en lettres russes pour pouvoir discuter avec les vendeurs. C’est toujours utile de communiquer en géorgien au marché pour se faire accepter plus facilement. Même si je ne maîtrise que quelques mots, c’est perçu comme plus respectueux, dans un contexte géorgien où les Russes sont souvent associés à l’image d’anciens colonisateurs. Après un bref échange en géorgien, les vendeurs passent plus volontiers au russe pour discuter des détails. Et, semaine après semaine, la conversation en géorgien s’allonge toujours un tout petit peu plus. »

sont les espaces dédiés aux interactions et aux échanges ? Comment l’espace crée ou empêche l’interaction ? Dans quels espaces les bénévoles peuvent-ils discuter politique et avec qui ?

— **Comment la cohabitation entre des Ukrainiens, ressortissants du pays agressé, et des Russes, ressortissants du pays agresseur, s’est déroulée ?**

Le contexte géorgien a vu naître des collectifs d’aide coordonnés par des exilés russes, principal terrain de mes recherches. Bien évidemment, il existait d’autres lieux de solidarité avec l’Ukraine, animés par des Ukrainiens eux-mêmes ou des ONG internationales. Les collectifs que j’ai étudiés n’étaient pas toujours bien perçus par ces derniers. J’ai parfois entendu des Ukrainiens dire que les bénévoles russes ont « occupé » une niche d’aide humanitaire pour reforcer leur image. Dans les collectifs fondés par des originaires de Russie, tout est mis en œuvre pour dérusifier l’espace : absence de symboles nationaux russes, présence des drapeaux géorgiens et ukrainiens. La langue du quotidien y reste cependant le russe même si les bénévoles ukrainiens s’expriment en ukrainien avec les réfugiés qui viennent chercher de l’aide. Pour éviter toute tension, interne au collectif ou avec les réfugiés, un règlement interne a été mis en place, censé réguler les discussions autour de sujets ouvertement politiques lors de la distribution. Les bénévoles se sont vite adaptés à cette contrainte en investissant la cuisine comme un lieu propice aux sujets politiques.



Affichée dans le local, la carte de l'Ukraine est remplie progressivement par les exilé-e-s qui y pointent leur ville d'origine.

C'est un lieu commun de discussion politique de l'époque soviétique. Il est curieux de voir comment il a été reproduit au sein des collectifs exilés. On y raconte son histoire personnelle, témoigne de la répression vécue par sa famille à l'époque soviétique, questionne la légitimité du régime politique russe... Le tout autour d'un bon *bortsch*. Pendant ces moments, j'observe attentivement et je mémorise ce qui se déroule. La parole se libère un peu plus, elle enrichira mes carnets le soir-même.

— **Le contexte politique géorgien a évolué ces dernières années, passant d'une volonté de rapprochement avec l'Union européenne à une politique pro-Kremlin, suite aux élections présidentielles de 2024. Ce revirement est-il perceptible sur le terrain ?**

À mon arrivée, j'ai découvert une défiance vis-à-vis de l'usage de la langue russe au détriment du géorgien, mais je ne me sentais pas en danger. Habitée au contexte russe, où l'on est toujours un peu inquiet de l'interprétation d'un discours ou d'une action, j'ai été frappée par l'ouverture et la liberté du pays. En trois ans, cette liberté politique s'est beaucoup réduite. Jusqu'à l'année dernière, la question de ma propre sécurité ne se posait pas. Je n'avais pas l'impression que mes recherches pouvaient représenter un intérêt pour l'État géorgien. Ces derniers mois, la situation a commencé à évoluer à la suite des manifestations dénonçant les résultats de l'élection présidentielle. Plusieurs exilés russes ont manifesté (certains d'entre eux étaient engagés dans des collectifs que j'ai étudiés) et ont subi des répressions (peines de prison, impossibilité de continuer les activités bénévoles dans le contexte de nouvelles lois très restrictives, refoulement à la frontière après une sortie temporaire du pays...) malgré le soutien d'une partie de la

société civile géorgienne. Ce signal m'a alerté. J'ai compris progressivement que mon engagement ainsi que mes recherches pouvaient attirer l'attention des autorités. Dernièrement, j'ai néanmoins pu me rendre en Géorgie, sans être aussi sereine qu'auparavant au moment du passage de la frontière. Je comprends toutefois que les collègues géorgiens sur place, ayant été engagés dans les mouvements de protestation, sont confrontés à des risques bien plus graves et immédiats.

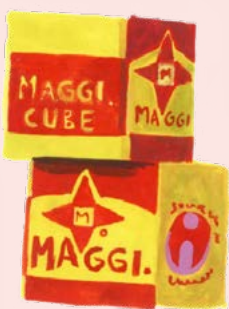
— **Le projet EXILEST prend fin en 2027. Allez-vous engager de nouveaux sujets de recherche en Géorgie ?**

Dans la continuité de mon enquête auprès des bénévoles ou militants russes en Géorgie, j'ai commencé à étudier leur perception du danger qui émane de la Russie mais aussi de la Géorgie avec son contexte politique changeant. Comment ce sentiment peut-il influencer le quotidien et les trajectoires d'engagement (demander un visa humanitaire dans un des pays de l'UE, faire profil bas, s'exiler dans un autre pays...) ? Je travaille sur ce nouveau projet avec Tatiana Shukan, également membre du projet EXILEST et enseignante-chercheuse à l'Université de Strasbourg. Je prévois aussi de questionner la scolarisation des enfants de migrants russes vivant en Géorgie. Se fait-elle dans des écoles géorgiennes, russes ou internationales ? Tout ceci afin d'étudier la suite de leur parcours migratoire. Mes projets de recherche sont désormais liés à ce pays. J'ai entrepris l'apprentissage du géorgien et, tant que les conditions le permettront, je continuerai à m'y rendre. ☺

De l'assiette à la ville monde

Par **Liana Lebrault**,
doctorante en géographie,
Les Afriques dans le monde
(LAM). Elle fait sa thèse
dans le cadre de la Chaire
d'excellence DIANAT
(Diasporas Africaines en
Nouvelle-Aquitaine et
Transculturalité), financée
par la Région Nouvelle-
Aquitaine.

Illustrations par
Ambre Bernos.



Avec comme point de départ un plat de *street food* ivoirienne, l'*attiéké garba*, Liana Lebrault décortique les produits qui le composent pour reconstituer sa chaîne de valeur. Des routes commerciales aux parcours biographiques et migratoires, de l'évolution urbaine de Bordeaux aux paysages singuliers des Capucins et de Saint-Michel, une question d'apparence banale s'impose : « Et toi, qu'est-ce que tu manges ? ».

Derrière ce que l'on mange, il y a pourquoi on le mange, avec qui, quand, comment, et à quel endroit. Il y a des gens, hommes et femmes, des interactions sociales et des liens, des normes et injonctions, des souvenirs et des traditions. Il y a des marchandises produites, cultivées au loin, transformées, envoyées, distribuées, achetées, cuisinées puis consommées. Il y a des lieux et tout un monde qui circule, connecte les espaces, réduit les distances et crée du territoire. Derrière l'alimentation, il y a des identités qui se composent et se recomposent au travers des circulations, car qui dit identité, dit appartenance et distinction. En effet, l'alimentation est une question de goûts et de dégoût(s). Ce que l'on mange, c'est ce que l'on a appris à aimer manger, c'est un support qui nous rattache à un groupe social particulier et qui cultive le sentiment d'appartenance.

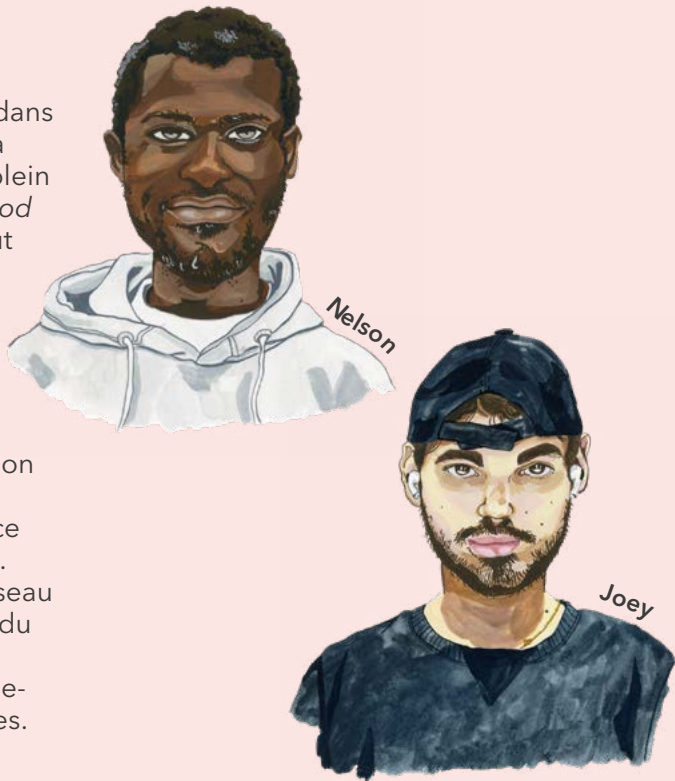
« Follow the thing »

Aux Capucins et à Saint-Michel, quartiers historiques de l'immigration, notamment africaine, les aliments colorent les rues. Sur les étals, ignames, bananes plantains, piments et poissons séchés débordent. Sur les étagères, des boîtes de lait en poudre Nido et de bouillons en cube Maggi côtoient brisures de riz et semoule de manioc. Dans les frigos, ailes de poulet, poissons et autres feuilles congelées foisonnent, alors que l'Afrique est visible sous toutes ses déclinaisons sur les enseignes, et, dans les rues, par ses diasporas. Pour étudier les interactions entre migration et alimentation, on peut suivre les aliments, c'est-à-dire retracer leurs parcours dans l'espace pour réaliser leur biographie sociale et spatiale. Cette méthode permet de tirer plusieurs fils, mettre en lumière des circuits et des réseaux particuliers et révéler les acteurs impliqués dans la circulation des aliments ainsi que leurs rôles. Quand il arrive dans l'assiette du consommateur, l'aliment est chargé de significations, elles-mêmes attribuées par des acteurs et des lieux. 

Chez Mr Garba

Né de parents ivoiriens, Nelson, ancien ingénieur dans l'aéronautique, s'est lancé dans la restauration il y a quelques années. Avec Mr Garba, il a importé en plein cœur de Saint-Michel un plat repère de la *street food* ivoirienne : l'*attiéké garba*. Afin de retrouver le goût du pays, les produits sont soigneusement choisis. Joey, son associé, est même allé se former dans les garbadromes (lieu où l'on vend du *garba*) d'Abidjan.

Le *garba* de Nelson a le même goût que celui d'Abidjan, et pour lui c'est une fierté. La reproduction à l'identique d'un plat chargé d'histoire, porteur d'une identité urbaine ivoirienne, est possible parce que les produits, les hommes et les idées circulent. Décortiquer le *garba* de Nelson c'est révéler un réseau d'approvisionnement local, notamment au niveau du marché des Capucins et des boutiques ethniques. C'est aussi se rendre compte que cet approvisionnement dépasse les frontières régionales et nationales.



« Décortiquer le *garba* de Nelson c'est révéler un réseau d'approvisionnement local, notamment au niveau du marché des Capucins et des boutiques ethniques »

Des ivoiriens nostalgiques et des bordelais curieux, voilà la clientèle de Mr Garba. Si les ivoiriens sont plus critiques - ils connaissent et surtout ont de l'*attiéké* chez eux - ils sont tout de même une clientèle importante. Chez Mr Garba on entend du patois (« ton grain est prêt », « c'est doux »), des plaisanteries, des éclats de rire et une certaine familiarité que l'on retrouverait dans un garbadrome. « Certains viennent pourtant d'arriver d'Abidjan, mais ils viennent manger ici » révèle Nelson.

Enfin, la recherche du voyage, de l'exotique, traduit davantage l'expérience des bordelais, peu habitués à ces goûts et souvent perméables aux *trends* des réseaux sociaux. Récemment, les plateformes ont été le relais de ce nouvel engouement pour les cuisines africaines et les jeunes y sont très sensibles.

Le **garba** c'est du thon frit avec de l'*attiéké* (semoule de manioc), des tomates et des oignons. Il est exclusivement préparé par des hommes. Ce plat est né d'une initiative de Dico Garba, ministre de la production animale dans les années 1970. Face au constat que de nombreux morceaux de thon étaient jetés, il a décidé de les donner gratuitement aux dockers, majoritairement des Haoussas du Niger.

« C'est la nourriture des pauvres » confie Nelson, « ils l'ont mélangé à de l'*attiéké* et le business a pris ». Dans les années 1990, les étudiants se l'approprient. Associé à la musique zouglou, il est devenu un *best-seller*.

La **banane plantain**

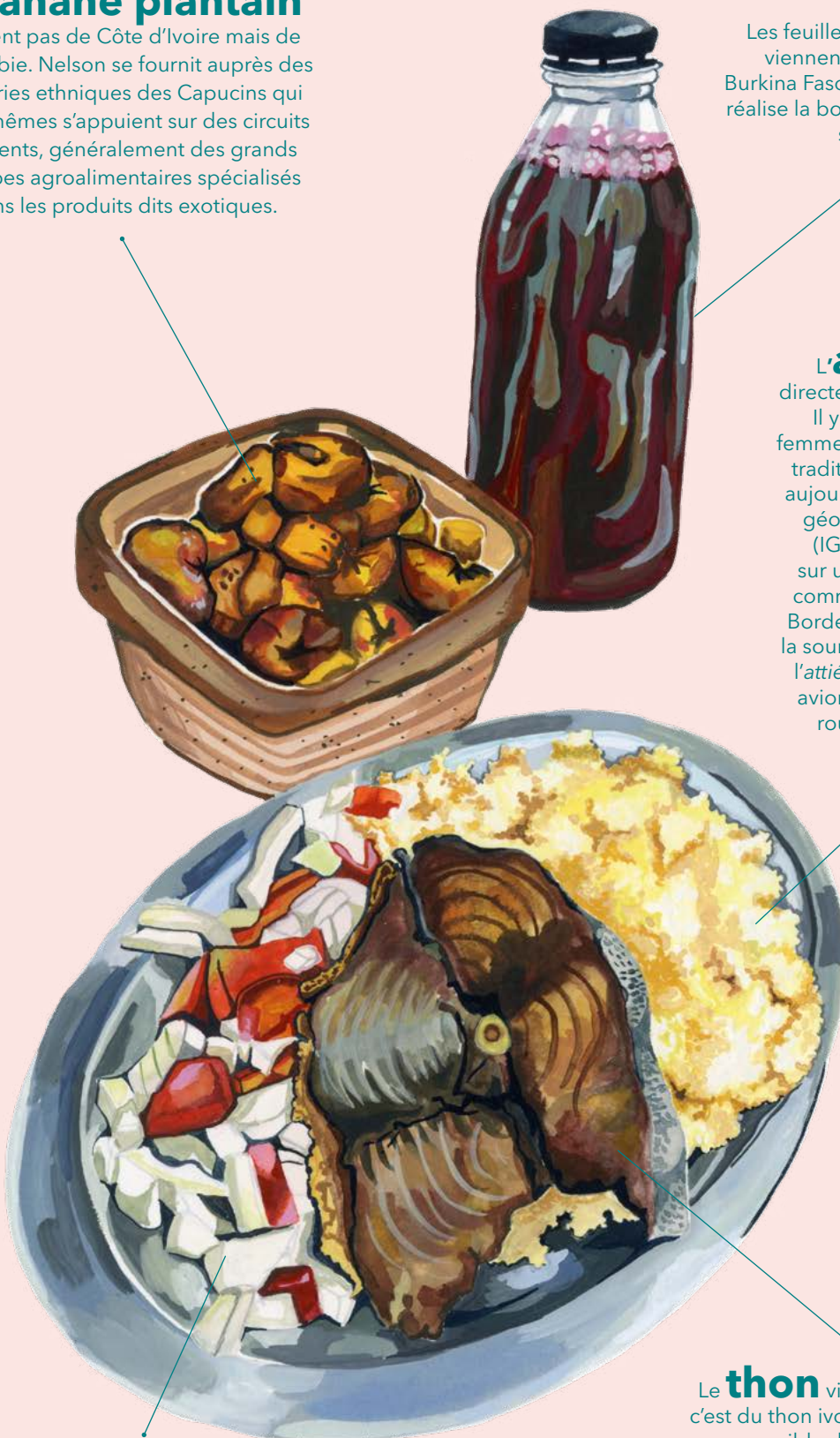
ne vient pas de Côte d'Ivoire mais de Colombie. Nelson se fournit auprès des épiceries ethniques des Capucins qui elles-mêmes s'appuient sur des circuits différents, généralement des grands groupes agroalimentaires spécialisés dans les produits dits exotiques.

Les feuilles de **bissap** viennent directement du Burkina Faso. Nelson les reçoit et réalise la boisson lui-même dans son local.

L'**attiéké** vient directement de Côte d'Ivoire. Il y est produit par des femmes selon des techniques traditionnelles et bénéficie aujourd'hui d'une Indication géographique protégée (IGP). Nelson s'appuie sur un intermédiaire : une commerçante qui le livre à Bordeaux et qui se fournit à la source. Tous les vendredis, l'**attiéké** arrive à Roissy par avion avant de prendre la route pour Bordeaux.

Les **oignons et les tomates** viennent du marché des Capucins, produits par les maraîchers aux alentours ou importés depuis d'autres pays de l'Union européenne, en fonction de la saison.

Le **thon** vient d'Espagne, mais c'est du thon ivoirien. En effet, il n'est pas possible d'acheter du poisson directement à la Côte d'Ivoire. Ce sont des bateaux espagnols qui le pêchent dans les eaux du Golfe de Guinée et l'exportent depuis l'Espagne.



Faire ensemble, Bordeaux décolonial

Par **Chloé Buire**, chargée de recherche au CNRS, Les Afriques dans le monde (LAM).

Organisé du 24 au 29 mars 2026, le Printemps Décolonial de Bordeaux est la première étape grand public d'un projet de recherche collaborative qui associe des personnalités du monde académique, artistique et militant. Cet événement est le fruit de plus d'un an de questionnements sur l'usage d'un vocabulaire partagé et d'ateliers thématiques avec un objectif commun : mieux comprendre et transmettre l'histoire de la ville pour lutter contre les imaginaires racistes.

L'année 2026 marque les 25 ans de la loi dite « Taubira » par laquelle l'État français a reconnu la traite et l'esclavage comme crimes contre l'humanité. Cet acte législatif marque un tournant. Désormais, les travaux académiques qui interrogent les effets de ce terrible système d'exploitation et de déshumanisation sur nos sociétés contemporaines prennent place dans une véritable demande sociale et politique. Depuis les années 1980, les spécialistes des Antilles décrivent les conséquences sociales et spatiales de l'économie de plantation mise en place aux XVII^e et XVIII^e siècles. À Bordeaux, les enquêtes historiques menées par Éric Saugera, Jacques de Cauna, Julie Duprat, Caroline Le Mao, Lorelle Semley ou Christelle Lozère ont montré les liens structurels qui unissent la société politique, culturelle et commerçante bordelaise au système colonial, des armateurs et capitaines de navires du XVII^e siècle jusqu'aux collectionneurs et industriels du XX^e siècle. En 2005, la république d'Haïti a offert à la ville de Bordeaux son premier monument dédié à cette mémoire : le buste de Toussaint-Louverture, installé Quai des Queyries. La municipalité a poursuivi ce travail mémoriel avec une première plaque installée en 2006, quai des Chartrons.

En 2019, deux sculptures sont inaugurées, *Strange Fruit* à l'hôtel de ville et *Modeste Testas* sur le quai des Chartrons. L'année suivante, cinq plaques explicatives sont apposées près de noms de rue associés à la traite et l'esclavage. Ces initiatives restent encore discrètes et les associations anti-racistes continuent de s'engager pour que cette histoire soit racontée dans l'espace public bordelais. Qui, en dégustant un cannelé, réalise que la spécialité culinaire bordelaise est faite de sucre et de rhum, « denrées coloniales » par excellence ? Rappeler que Bordeaux est inextricablement lié avec l'histoire coloniale française n'est donc pas nouveau mais le malaise persiste. Comment concilier la connaissance du passé avec le vivre-ensemble contemporain ? Comment construire une conscience collective des traces laissées par la colonisation dans l'architecture et la toponymie de notre ville, dans nos références esthétiques et culturelles, dans nos préjugés et nos divisions sociales ?

Rendez-vous au Marché des Douches

Débuté en janvier 2025, le projet « Explorations urbaines décoloniales » (EXPLODEC) s'est associé à une démarche de recherche



Le logo du Printemps Décolonial, créé par des *alumni* de l'École des Beaux-Arts de Bordeaux, approuvé en réunion plénière le 11 décembre 2025. L'événement se déploiera dans trois lieux bordelais : le Marché des Douves, le Bien Public et le Pas de Lune.

collaborative initiée, quelques mois plus tôt, par un petit groupe issu à la fois d'institutions culturelles, à l'instar du musée d'Aquitaine ou de l'Institut des Afriques, de collectifs citoyens, comme celui à l'origine de la rédaction du *Guide du Bordeaux Colonial* (éd. Syllepse, 2020) et du monde universitaire bordelais. Tous les mois, des temps d'échange, de réflexion et de travail ont été organisés au Marché des Douves. Au fur et à mesure de ces rendez-vous, le groupe s'est étoffé, avec la participation de nombreuses et nombreux artistes (théâtre, musique, arts visuels...), de nouveaux collectifs militants (action sociale, anti-racisme, solidarité internationale...) et de partenaires institutionnels (réseau des bibliothèques de Bordeaux Métropole, Capc-Musée d'art contemporain de Bordeaux, École supérieure des Beaux-Arts de Bordeaux...). Des échanges ont également eu lieu avec des personnalités issues de la scène politique locale et régionale. Cette dynamique collective a abouti à la volonté d'organiser un événement croisant tables-rondes, expositions, spectacles vivants, soirée festive et visites urbaines, intitulé « Printemps Décolonial de Bordeaux ». Le but de ce rendez-vous grand-public n'est pas de raconter l'histoire de Bordeaux mais d'en comprendre les héritages pour mettre fin aux imaginaires racistes qui perdurent.

« Qui, en dégustant un cannelé, réalise que la spécialité culinaire bordelaise est faite de sucre et de rhum, "denrées coloniales" par excellence ? »

À rebours des polémiques médiatiques

La première étape a été un travail sur le vocabulaire. Dans le champ académique, les concepts sont assez stabilisés. La continuité symbolique et matérielle du système colonial (déportation, extractivisme, racisme) porte un nom : la colonialité. Mettre à jour les mécanismes de reproduction de la colonialité est au cœur des démarches dites « décoloniales », qui peuvent être théoriques ou s'attacher à des situations sociales précises. Cette définition dépassionnée du terme « décolonial » n'est toutefois pas partagée par toutes et tous au sein du collectif. En tant que projet de recherche collaborative, EXPLODEC ne s'attache pas à arrêter (ou imposer) une définition mais à interroger les usages du mot. En ce sens, le choix du logo de l'événement a par exemple suscité une discussion autour du risque ressenti de transmettre un message d'agressivité. Certain·e·s percevaient les deux mains qui entourent le soleil non pas comme un symbole d'union et d'optimisme, tel que pensé par les graphistes, mais comme une mâchoire menaçante. Le débat avait déjà eu lieu lors de réunions précédentes. Craignant que le mot « décolonial » soit perçu comme trop contestataire, certain·e·s avaient voulu l'effacer des demandes de subventions. D'autres, au contraire, redoutaient qu'il soit devenu un mot fourre-tout qui affaiblirait leur propos. Au-delà d'une stratégie d'affichage, la pertinence du mot « décolonial » a ainsi été maintes fois interrogée. Les arguments en faveur de son usage ont pris des chemins tout aussi variés. Certaines personnes y voyaient un synonyme de « lutte anti-raciste » et n'avaient aucun mal à l'employer même si elles confessaient se sentir incompétentes pour le définir. D'autres au contraire, affirmaient que c'est précisément parce que la lutte anti-raciste a échoué que le mot « décolonial » est désormais nécessaire. Sans détailler ici les lignes de fracture



Extrait du film *Strange Fruit*, mettant ici à l'honneur la sculpture en résine et métal de Sandrine Pante-Rougeol, installée dans les jardins de l'hôtel de ville.

Visionnez *Strange Fruit* :
<https://nakala.fr/10.34847/nkl.1eeak1v6>

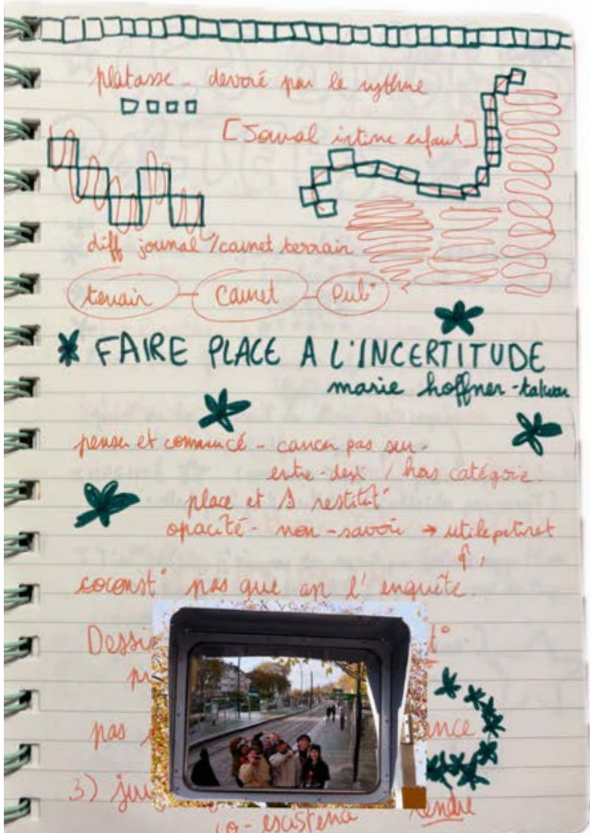
au sein du collectif (âge, occupation, parcours d'engagement politique, etc.), ces discussions mettent, en évidence l'existence de questionnements décoloniaux pluriels et nuancés, à rebours des polémiques médiatiques. C'est là un des premiers résultats du projet EXPLODEC. Le travail de théorisation peut résulter d'un « faire ensemble » qui s'affranchit des étiquettes idéologiques ou disciplinaires.

Des ateliers de réflexion collective

La seconde composante d'EXPLODEC a été l'organisation d'ateliers thématiques, impliquant notamment des étudiant.e.s de l'Université Bordeaux Montaigne. Le premier, « Territoire sans Boussole », est un espace de discussion proposé par le poète et metteur en scène Rahim Nourmamode qui a réuni, chaque mois, cinq à dix personnes afin de mettre en partage des mots et des maux face aux tensions inhérentes à une introspection décoloniale. À partir de thèmes choisis par Rahim, allant de la figure de Joséphine Baker aux contrôles policiers, chacun.e est invité.e à prendre la parole à partir de son vécu, sans chercher à convaincre ou à proposer une réflexion aboutie. Entre septembre et décembre 2025, Arthur Gerbier et Salomé Tahlaïti, étudiants en seconde année du parcours de master « Territoires, Images, Environnements » (TIME), au département de géographie, ont participé à ces rencontres et se sont approprié cette démarche d'écoute intime dans le cadre de leur formation universitaire.

Le film *Strange Fruit*, qu'ils ont réalisé pour leur atelier de terrain, explore les cheminements du geste poétique face aux paysages bordelais. Un autre atelier a été directement porté par le département de géographie grâce au travail mené au sein du parcours TIME. Guidé.e.s par Laura Corsi, maîtresse de conférences, Béatrice Collignon, professeure des universités et moi-même, les quatorze participant.e.s ont construit une enquête immersive de plusieurs mois. Le groupe a ainsi participé aux réunions du collectif, réalisé des visites thématiques du musée d'Aquitaine et du centre-ville de Bordeaux avec l'association Mémoires et Partages, découvert le travail mémoriel en cours à Nantes (Musée d'Histoire, Mémorial de l'abolition de l'esclavage, parcours urbains municipal et associatifs), et bien sûr mené un travail de recherche et de veille documentaire.

À l'issue de cette démarche, les étudiant.e.s ont produit quatre films documentaires et une création sonore qui traitent des processus intimes de prise de conscience et de résistance décoloniale, du pouvoir de la musique et de la poésie pour faire le récit de ces expériences parfois douloureuses, ou encore de la responsabilité des lieux et des événements culturels dans la transmission de cette mémoire.



Extrait du carnet de terrain de Lou Pineau, étudiante du parcours TIME, réalisé lors d'enquêtes auprès de passants dans le centre-ville de Bordeaux.

Atelier de contre-cartographie décoloniale au Marché des Douves, 22 octobre 2025.



Contre-cartographie décoloniale

Un dernier atelier, animé avec Matthieu Noucher, directeur de recherche au CNRS (laboratoire Passages) prend la forme d'un travail de contre-cartographie visant à recenser les initiatives de résistance et de lutte contre le racisme systémique sur les territoires de la métropole bordelaise. En prenant en compte la dimension politique des cartes, notre « carte décoloniale » est une proposition de représentation alternative qui met en lumière des initiatives méconnues. Plutôt que de lister les lieux marqués par la violence du colonialisme, nous voulons mettre en valeur les lieux de la résistance à l'exploitation coloniale et de l'élaboration de nouveaux récits ancrés sur la réparation plutôt que la division. De plus, en devenant un support de médiation qui sera exposé et discuté à l'occasion du Printemps décolonial, cet objet pourra servir de point de départ à une contre-expertise citoyenne. Le public pourra ainsi y contribuer et aider à élargir nos données.

Pour construire cette contre-carte, nous avons bénéficié de l'investissement de deux groupes d'étudiant·e·s de l'université. Dans le cadre d'un projet tutoré encadré par le RADSI Nouvelle-Aquitaine, un réseau d'associations d'éducation à la citoyenneté et à la solidarité internationale, Elsa Rimasson, Jana Schwingen, Rod Jeunesse et Youssoufou Kadrim, étudiant·e·s de la licence professionnelle « Chargé·e de projet de solidarité internationale et développement

durable dans les pays des Suds » ont collecté les expériences et les réflexions des membres du collectif face à la colonialité. Keïnâ Guei-Perrot, Lou Pineau et Louis Marie-Magdeleine, issu·e·s du parcours TIME, ont quant à eux enquêté auprès de personnes anonymes, rencontrées dans les rues du centre-ville de Bordeaux, pour apporter une perspective non filtrée par le prisme de l'engagement auprès de notre propre collectif.

La création graphique de cette contre-cartographie a été confiée à Malanda Loumouamou, artiste visuelle et scénographe basée entre Bordeaux et Libreville (Gabon). Elle sera dévoilée lors du Printemps Décolonial. 



Retrouvez toute la programmation du Printemps Décolonial de Bordeaux sur  @collectifbordeaux.decolonial.

Amy Uyematsu, *la poésie comme arme de vie*

Par **Sophie Rachmuhl**, maîtresse de conférences en études américaines, Climas.

Illustrations par **Isis Nazareth**.

Et si la recherche académique, couplée à la photographie et l'illustration, permettait de retracer un parcours de vie ? Celui d'une femme d'origine japonaise, née aux États-Unis, poétesse, militante et profondément engagée contre toute forme de discrimination ? Avec pour héritage l'internement de ses parents et grands-parents durant la Seconde Guerre mondiale, le parcours d'Amy Uyematsu se révèle. L'occasion de mettre en mots et en images une histoire méconnue.

Amy Uyematsu est née en 1947 à Pasadena (Californie) et a grandi à Sierra Madre, au pied des Monts San Gabriel à Los Angeles, dans une petite ville essentiellement blanche. Elle évolue à l'écart de la majorité des jeunes Japonais Américains qui habitent les quartiers ouest de Los Angeles, non loin de Little Tokyo, l'ancien quartier japonais d'avant-guerre. En grandissant, dans les années 1960, elle est profondément choquée par le racisme dont elle est victime de la part des jeunes blancs. Elle est aussi marquée par la distance qui la sépare des autres jeunes Japonais Américains, vivant dans les quartiers ouest, qu'elle rencontre en compagnie de sa sœur lors de virées nocturnes pour aller danser le rock et le slow. Amy restera touchée par cet isolement et la violence raciste dont sa communauté est incessamment la proie, comme les autres communautés ethniques.

Une mémoire familiale des camps

Le 25 février 1942, suite à l'attaque japonaise de Pearl Harbor, survenue quelques semaines plus tôt, l'administration du président Franklin Delano Roosevelt décrète le regroupement et l'internement de quelque 120 000 habitants d'origine japonaise de la côte ouest, par peur

d'actes d'espionnage et de sabotage sur le sol américain. Dix camps sont aménagés dans le sud-ouest du pays. Amy ne les connaîtra pas, contrairement à ses parents et grands-parents paternels et maternels. Sa famille maternelle est d'abord envoyée au centre de regroupement de Tulare, en Californie, puis au camp d'internement de Gila River, en Arizona. Quant à sa famille paternelle, les Uyematsu, elle est internée à Manzanar, en Californie du Sud, pour permettre au grand-père d'Amy de superviser, à distance, les affaires de sa pépinière de camélias et de



Regroupement de Japonais Américains avant leur transfert vers le centre de Santa Anita (San Pedro, Californie), avril 1942.



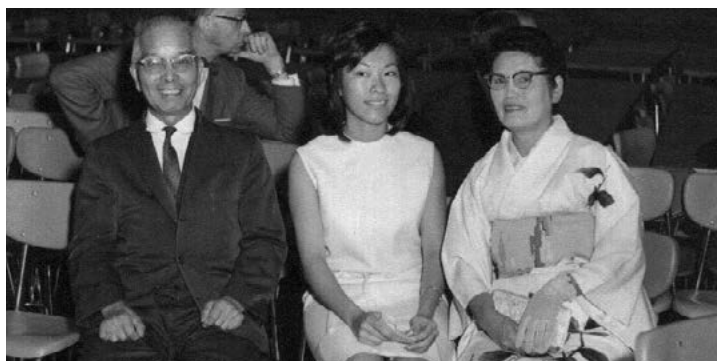
Camp d'internement de Manzanar en Californie, 3 juillet 1942.

cerisiers, très renommée dans l'État. Sans cela, ils auraient dû quitter la Californie pour s'installer au camp de Heart Mountain, au nord du Wyoming. Comme pour les autres Japonais Américains internés, cette période est vécue comme un traumatisme. De ceux qui laissent des traces à travers les générations : *issei*, la première, immigrée du Japon, *nisei*, la deuxième, née sur le sol américain. Ces deux générations ont été déportées dans les camps, peu importe que les hommes, femmes et enfants soient ou non de nationalité américaine. Les *sansei*, de la troisième génération, n'ont pas connu les camps, mais en ont recherché les traces et recousu les récits, petit à petit, à force de questionner des parents et des grands-parents jusque-là silencieux.

Yellow Power in America

Comme de nombreux *sansei*, Amy sera toute sa vie révoltée et militante, inconsolable d'avoir été coupée de ses racines et de la langue de ses aînés. Son arme est son art : l'écriture et la poésie. Lors de ses études à l'université de Californie à Los Angeles (UCLA), elle écrit en 1969 un essai fondateur auquel elle reste associée, « The Emergence of Yellow Power in America ». Il paraît dans *Gidra*, revue indépendante

asiatique américaine, publiée par des étudiants de UCLA. Amy, qui s'appelle alors Amy Tachiki, contribue au premier manuel de textes, *Roots : An Asian American Reader* (1971), élaboré pour les nouveaux cours d'études asiatiques américaines. Elle est de tous les combats : *Black Power*, contestation étudiante, pacifisme, contre la guerre du Vietnam, le racisme, le sexisme. Ces luttes, elle les mène dans les manifestations, les cercles politiques et associatifs et, aussi et surtout, à travers sa poésie. Elle publie, entre 1992 et 2022, six recueils de poésie, à la fois engagée et spirituelle, lucide et sensorielle. Elle lit ses



Amy avec ses grands-parents maternels, Jiro et Reiko, au lycée de Pasadena, 1963.

poèmes en public, anime des ateliers de poésie, encourage de nombreuses jeunes écrivaines ou artistes à écrire, crée avec d'autres un collectif de poétesses de couleur... Elle est aussi militante dans sa vie privée de mère célibataire et professeure de mathématiques, pendant 32 ans dans les lycées publics de Los Angeles.

Rechercher, exposer, dessiner

En 2023, Amy Uyematsu s'éteint d'un cancer du sein alors que son premier recueil bilingue, *Yellow Power* (éd. L'Ire des marges, 2025), est sur le point de paraître en France. Sa poésie explore des thèmes personnels à portée universelle - la famille, l'expérience de la maternité, le corps. Elle sonde également un pan de son histoire familiale intimement mêlée à l'expérience de l'internement. Cette matière est à l'origine d'un projet de recherche et de valorisation porté par Sophie Rachmuhl, maîtresse de conférences en études américaines. En s'associant à Isis Nazareth, illustratrice, une ambition commune est née : réaliser une exposition photographique et produire un roman graphique qui relatent la vie d'Amy et la mémoire des camps d'internement. Une première exposition, présentée à l'automne 2025 à l'Université Bordeaux Montaigne, a permis de regrouper des photographies personnelles de la poétesse grâce au soutien de son mari Raul Contreras et de son fils Chris Tachiki. Des prises de vues réalisées par de



Photographie de famille des Uyematsu, les grands parents paternels d'Amy, 1926.

grands noms de la photographie américaine (Dorothea Lange, Francis Stewart, Clem Albers, Russell Lee et Hikaru Iwasaki) étaient également exposées aux côtés des premières illustrations et planches du roman graphique (ci-contre). *Work in progress.* ©

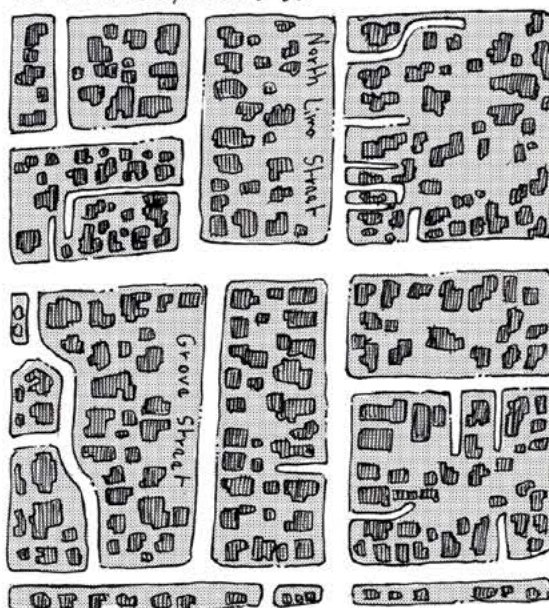


Illustration représentant le départ vers les camps de la famille Uyematsu.



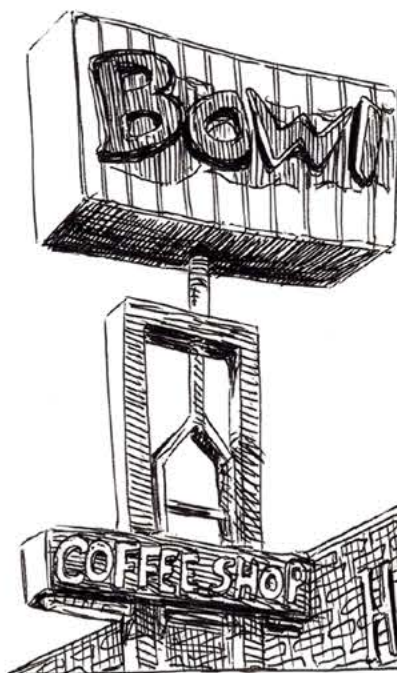
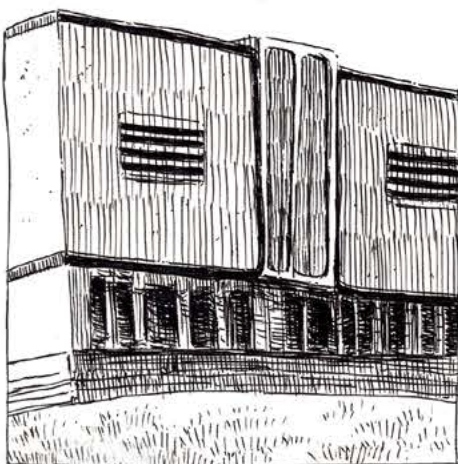
SIERRA MADRE JOUAIT DE
SA BEAUTÉ NATURELLE
TENTAIT DE NOUS FAIRE OUBLIER
L'IDA AVENUE POUR LES JUIFS,
GROVE STREET
POUR LES MEXICAINS ET LES TAPS,

SIERRA MADRE, ANNÉES 50



J'AI GRANDI À SIERRA MADRE, PRÈS DE
PASADENA. ON L'APPELAIT SOUVENT «LA JAP.»
NOUS ÉTIONS DANS LES ANNÉES 50: LA GUERRE
VENAIT À PEINE DE SE TÉRMINER ET
L'HOSTILITÉ ENVERS LES JAPONAIS-AMÉRICAINS
RESTAIT TRÈS PRÉSENTE DANS UNE GRANDE
PARTIE DE LA POPULATION.

ON AVAIT BEAU VIVRE DANS UN MAISON DE SOIXANTE KILOMÈTRES DE L.A. —
SI ON ÉTAIT JAPONAIS ET QU'ON GRANDISSAIT ICI
DANS LES ANNÉES SOIXANTE, POUR ÊTRE UNE VRAIE TÊTE-DE-BOUDDHA
IL FALLAIT CONNAÎTRE LES QUARTIERS OUEST :

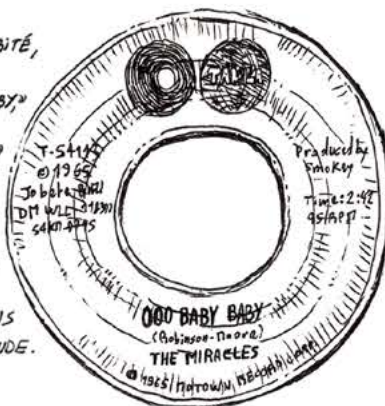


LE LYCÉE DORSEY,
LES SOIRÉES AU DANCING RODGER YOUNG
PUIS LES NOUILLES AU PORC
AU HOLIDAY BOWL OUVERT TOUTE LA NUIT,

DÉS BANDES QU'ON APPELAIT TINISTERS, BABY BLACK JUVANS,
BUDDHA BANDITS, ET LES GARÇONS QUI EN FAISAIENT PARTIE
PORTAIENT DES NOMS TYPIQUES COMME KENNY, BONNIE ET SHIG.

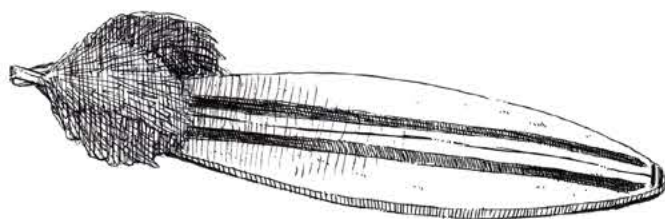
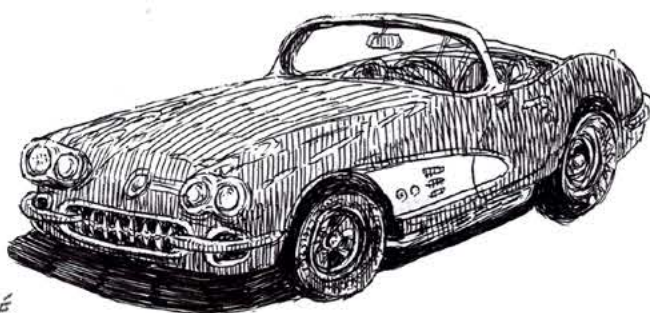


J'ALLAIS À DES CONCERTS OÙ C'ÉTAIT NOUS LA MAJORITÉ,
COMME LA FOIS OÙ MIKE SATO QUI VENAIT DE GARDENA
M'AVAIT ENTHUSIASMÉ ÉCOUTER SMOKEY CHANTER "OOH BABY, BABY"
BIEN AVANT LA REPRISE DE LINDA RONSTADT,
OU BIEN JE DANSAIS SUR "ARE YOU ANGRY WITH ME, DAWG"
TANDIS QUE LITTLE WILLIE G. DES THEE MIDNIGHTERS
SE TENAIT EN PERSONNE À TROIS MÈTRES DE NOUS.
ET MAINTENANT, PLUS DE VINGT ANS APRÈS,
QUAND JE RENCONTRE D'AUTRES SENSEI, ILS DEMANDENT
"T'AVAIS PAS GRANDI DANS LES QUARTIERS OUEST, TOI ?"
OÙ, ON NE POSE PAS CETTE QUESTION À UNE FILLE À TROIS
QU'ELLE N'AIT ATTEINT UN CERTAIN DEGRÉ DE COOLITUDE.





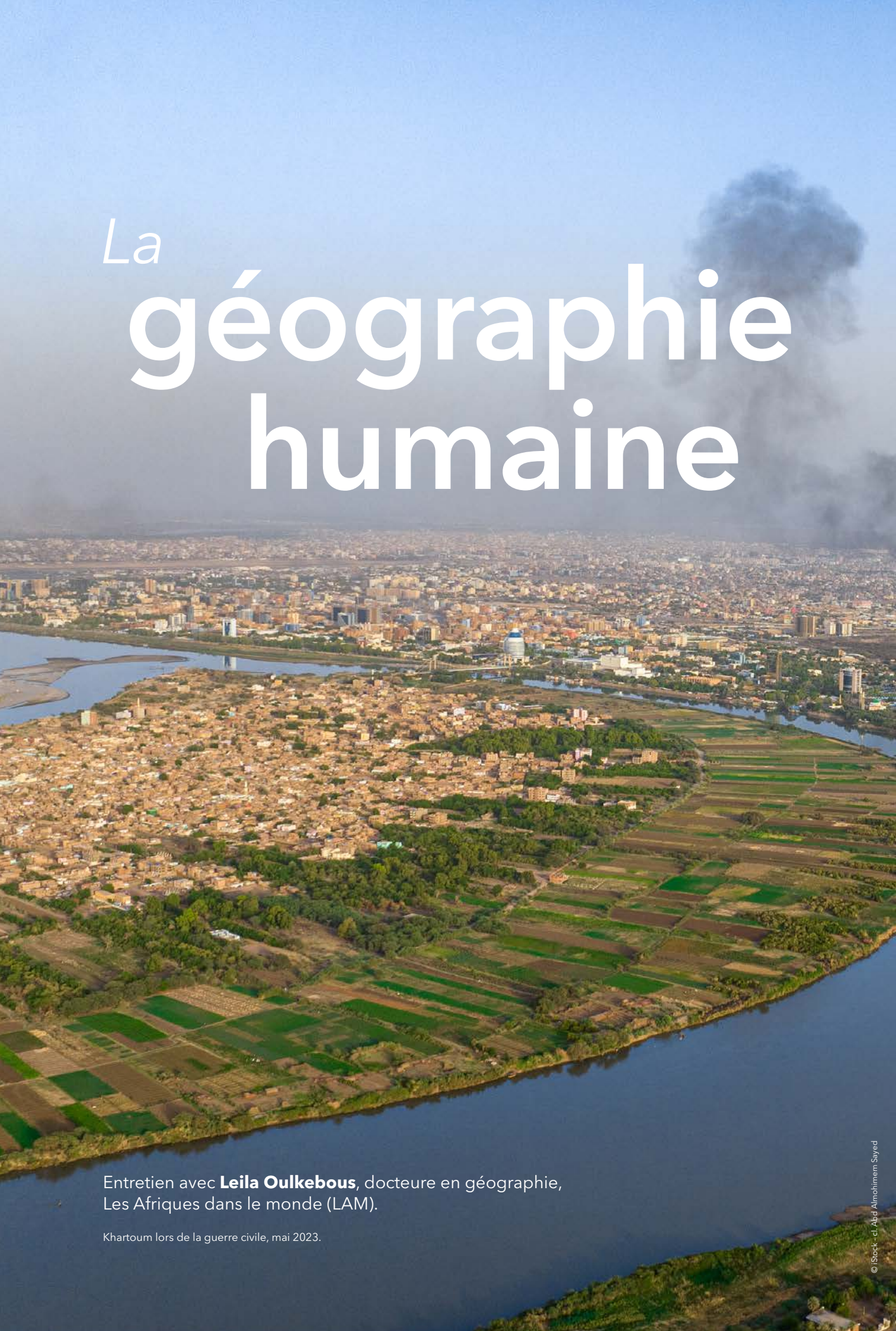
ARRIVÉE AU LYCÉE, C'ÉTAIT DÉJÀ TROP TARD POUR MOI,
J'ÉTAIS DE PASADENA ET NE ME SUIS JAMAIS RÉTUSÉ
D'AVOIR ÉTÉ GÂNÉ DE CULTURE BLOND PEROXYDÉ,
DE POP-POP GIRLS, PLANCHES DE SURF, CORVETTES ROUGES,
VESTES AUX BLASONS DES ÉQUIPES DU LYCÉE,
QU'AUCUN SPORTIF NE M'INVITAIT JAMAIS À PORTER.
QUELQU'UN AVAIT DÉCRÉTÉ QUE LES SEULS ENDROITS
OÙ ON POUVAIT SE SENTIR À L'AISE D'ÊTRE JAPONAIS,
C'ÉTAIENT LES QUARTIERS OUEST, GARDENA,
QUELQUES COINS DES QUARTIERS EST,
CHACUN AVEC SA RÉPUTATION —
PERSONNE DU PAYS QUE, QUI N'EN VENAIT PAS, N'Y ÉTAIT ACCEPTÉ.



ÇA N'EMPÊCHAIT PAS D'ESPÉRER,
MA SŒUR ET MOI, ON ROULAIT LONGTEMPS
POUR DESCENDRE EN VILLE LE SAMEDI SOIR,
ON PENSAIT QU'ON AURAIT DE LA CHANCE,
QU'ON SERAIT INVITÉES SUR LA PISTE DE DANSE
PAR UN JOLI GARÇON EN VESTE À COL OFFICIER
ET QUIFF DE DIX CENTIMÈTRES



QUARTIERS OUEST, DANS LES ANNÉES 1960

An aerial photograph of Khartoum, Sudan, during a conflict. The city is densely packed with buildings, and a large plume of dark smoke rises from the right side of the frame. The Nile River is visible in the foreground, flowing through the city. The sky is a pale blue, and the overall atmosphere is one of devastation.

La géographie humaine

Entretien avec **Leila Oulkebous**, docteure en géographie,
Les Afriques dans le monde (LAM).

Khartoum lors de la guerre civile, mai 2023.



à l'épreuve

du conflit au Soudan

Avec la construction (2011) et la mise en service du barrage de la Renaissance (2025), l'Éthiopie défend son droit à disposer des eaux du Nil qui prend sa source sur son sol. En aval, le Soudan et l'Égypte craignent une diminution des débits du cours d'eau. Dans le cadre de sa thèse, Leila Oulkebous s'est rendue au Soudan au printemps 2023 afin de réaliser des entretiens avec les populations locales impactées. Quelques semaines plus tard, une guerre civile éclate et prend de court la communauté internationale.

— **Qu'est ce qui a vous poussé à travailler sur la thématique de l'eau et le sujet des barrages ?**

J'ai toujours voulu travailler sur l'eau. Je viens d'une région désertique du Maroc où l'accès à l'eau a toujours été un problème. Cela a structuré la vie de mes grands-parents, de ma famille. Lors de mes études, en master, j'ai travaillé sur la géographie de l'eau dans le cadre d'un exposé et notamment le barrage de Gilgel Gibe sur l'Omo, en Éthiopie. C'est à ce moment-là que j'ai découvert l'existence du chantier du barrage de la Renaissance sur le Nil. J'ai gardé ce sujet en tête, au cas où, pour une thèse que j'ai finalement débutée en 2019. Ma recherche traite de l'impact des barrages sur les populations situées en aval, sur deux zones géographiques : Égypte-Soudan (aval) - Éthiopie (barrage de la Renaissance en amont) et Bangladesh (aval) - Inde (barrage de Farakka en amont).

— **Vos recherches se déroulent majoritairement au contact de la population de pays sensibles. Comment se sont déroulées vos missions sur le terrain ?**

Mes zones de recherche sont instables. Je me suis rendue une seule fois au Bangladesh, en 2022, j'étais assez libre de mes déplacements mais l'on m'avait bien fait comprendre que mon sujet de recherche était sensible. Après mon départ, des manifestations contre la première ministre ont abouti à sa démission et à sa fuite en Inde. Depuis, je n'y suis pas retournée. Au Soudan, un premier coup d'État a lieu en 2021. En fin d'année 2022, à mon retour du Bangladesh, des contacts soudanais m'ont indiqué que la situation s'était calmée et que l'accès à Khartoum, la capitale, était possible. J'arrive au Soudan, pour la première fois, à la fin mars 2023. En tant qu'arabophone, l'accès à la littérature m'était facilité tout comme les échanges avec la population soudanaise. J'ai collecté beaucoup de contacts et réussi à obtenir une autorisation de l'université de Khartoum afin de pouvoir réaliser mes enquêtes dans le périmètre de la



Le barrage de la Renaissance et son lac-réservoir sur le Nil Bleu, en Éthiopie.

ville. Ma mission devait durer deux mois. J'ai rapidement commencé mon travail. D'abord seule, puis avec un assistant, pour des raisons de sécurité sur le terrain. J'ai réalisé une trentaine d'entretiens avant que la guerre civile ne prenne tout le monde par surprise.

— **La guerre a éclaté le samedi 15 avril 2023, tôt le matin. Vous étiez déjà sur le terrain ?**

Oui, j'étais dans les champs avec des agriculteurs depuis 8h30. On voyait de loin de la fumée, puis on entendait le bruit de l'artillerie. J'ai mis du temps à comprendre ce qui se passait. J'étais sur une île au cœur de la ville, entourée par le Nil Blanc et le Nil Bleu, reliée à la ville par un unique pont. J'ai été accueillie par une famille pendant plus d'une semaine. On vivait au jour le jour, des obus tombaient sur la population civile, les murs en terre des maisons bougeaient. J'attendais un message du Quai d'Orsay pour évacuer. J'étais bloquée psychologiquement et physiquement. Lors de l'évacuation, on a croisé beaucoup de miliciens, des militaires, des combats, des bombardements... C'était une situation très difficile à vivre. J'étais une doctorante, pas une reporter de guerre.



Paysage agricole, photographié par Leila Oulkebous, sur l’île de Tuti. Située en plein cœur de l’agglomération de Khartoum, elle est bordée par le Nil Bleu (impacté par la construction du barrage de la Renaissance en Éthiopie) et le Nil Blanc.

— **Comment avez-vous poursuivi vos recherches après une telle expérience ?**

Après avoir quitté le Soudan, je ne savais pas si la situation allait s’améliorer ou se dégrader. Je voulais aller vite pour compléter mes entretiens. Depuis la France, j’ai finalement réussi à reprendre contact avec mon assistant. Il avait fui Khartoum pour rejoindre sa famille dans l’état du Nil Bleu, à la frontière éthiopienne, là où se trouve le barrage de la Renaissance. Cela m’a permis de solliciter des entretiens à distance. Échanger avec la population pendant une période de guerre était difficile. Parfois, mon sujet me paraissait très secondaire face à des témoignages qui relataient la confiscation de terres agricoles par des milices. J’ai donc adapté ma grille d’entretien et inclus le contexte de la guerre à l’analyse des témoignages. J’ai finalement regroupé 45 entretiens et des photographies prises sur place. J’ai aussi élargi ma recherche à l’analyse du discours médiatique sur le sujet du barrage, n’ayant pas accès à des entretiens avec des représentants du pouvoir soudanais. L’étude d’images satellitaires m’a aussi permis de visualiser l’évolution de la couverture végétale le long du Nil. J’ai essayé de combler les manques causés par la guerre civile.

— **Vous avez soutenu votre thèse en décembre 2025 avec succès. Quel regard portez-vous sur cette expérience ?**

Écrire ma thèse a été difficile par moments, surtout émotionnellement avec les témoignages des personnes enquêtées, d’autant plus que la rédaction s’est faite en parallèle de mes activités d’enseignement. Avec mon parcours



Vue satellite du Nil Blanc (à gauche) et du Nil Bleu (à droite) datant de 2016. Leur confluence à Khartoum donne naissance au Nil.

de recherche, j’ai développé une expertise sur un sujet sensible. Parfois, j’ai pu être propulsée au cœur d’enjeux diplomatiques. J’ai aussi été sollicitée à plusieurs reprises par des médias pour parler de ma recherche. Aujourd’hui, je ne sais pas encore sur quel terrain je travaillerai à l’avenir. Revenir au Soudan est impossible, du moins pour le moment. Je souhaite avant tout poursuivre mes travaux sur la thématique des eaux transfrontalières. 

L'histoire oubliée des surfeuses californiennes

Par **Jeffrey Swartwood**, maître de conférences en civilisation américaine, Climas.

Illustrations par **Vaitea o te ohiteitei Héliès**.

Le surf se développe sur les côtes californiennes à partir des années 1920 pendant la période des « hommes de fer et planches en bois ». Dans ce milieu contre-culturel, un premier mouvement de femmes part alors à la recherche de la vague parfaite, malgré les injonctions et les stéréotypes de la période.

Le surf connaît aujourd'hui une nouvelle vague de popularité avec quelque 3,8 millions de pratiquants. Comme à chaque phase d'expansion de ce sport, l'équilibre se redessine entre son image de pratique contre-culturelle - associée à la liberté, au sport dans les grands espaces et sa place dans la culture dominante. Malgré une augmentation considérable du surf féminin (entre 35 % et 40 % des pratiquants), l'imaginaire public entourant le surf reste (très) majoritairement masculin. À l'heure actuelle, des surfeuses de *shortboard* comme celles de *longboard* voyagent en solo à travers le monde, surfent des grosses vagues, créent des modes de vie alternatifs et défient la vision traditionnelle de ce sport si longtemps orienté vers les hommes. Ces femmes suscitent à la fois l'intérêt

du public et l'attention des chercheurs, comme en témoignent des ouvrages tels que *Surfer Girls in the New World Order* de Krista Comer. Pourtant, le monde de la publicité, jusque dans la presse spécialisée, continue de présenter un déséquilibre : les photos d'action sont largement consacrées aux surfeurs masculins, tandis que les images de femmes, même de surfeuses professionnelles, sont encore souvent prises sur la plage ou sur un parking... L'icône contre-culturelle du surf semble être encore fortement genrée et, en ce sens, pas si contre-culturelle que ça. Et ce n'est pas un phénomène nouveau.





Une liberté d’homme ?

Dans les années 1960, à l’apogée de la révolution contre-culturelle aux États-Unis, la liberté du surf était représentée comme quasi exclusivement masculine. Dans les premiers magazines tels que *Surfer* ou *Surfing*, malgré certaines exceptions, les photos d’action montrant des femmes surfant étaient rares, même quand il s’agissait de traiter la performance des surfeuses lors des compétitions, par exemple. Pourtant, selon les récits traditionnels hawaïens, depuis ses débuts vers le XII^e siècle, le surf était pratiqué autant par les femmes que les hommes. Avant l’arrivée des missionnaires occidentaux, les femmes étaient étroitement associées à l’histoire du surf hawaïen. Mais ces derniers, animés d’un zèle socioreligieux marqué par des normes strictes de séparation des sexes et une vision productiviste de la société, ont œuvré à l’éradication de l’activité. La pratique du surf a donc progressivement décliné - surtout chez les femmes - jusqu’à quasiment disparaître pour tous à la fin du XIX^e siècle. Le sport renaît au début du XX^e siècle à Hawaii et en Californie, sous l’effet d’une curiosité presque ethnologique et d’une prise de conscience de son potentiel touristique. L’activité est alors devenue presque exclusivement masculine, au point que, dans son livre *The History of Surfing*, le champion de surf Nat Young ne mentionne les surfeuses californiennes que dans une petite parenthèse, vers la fin.

Des planches trop lourdes pour les femmes ?

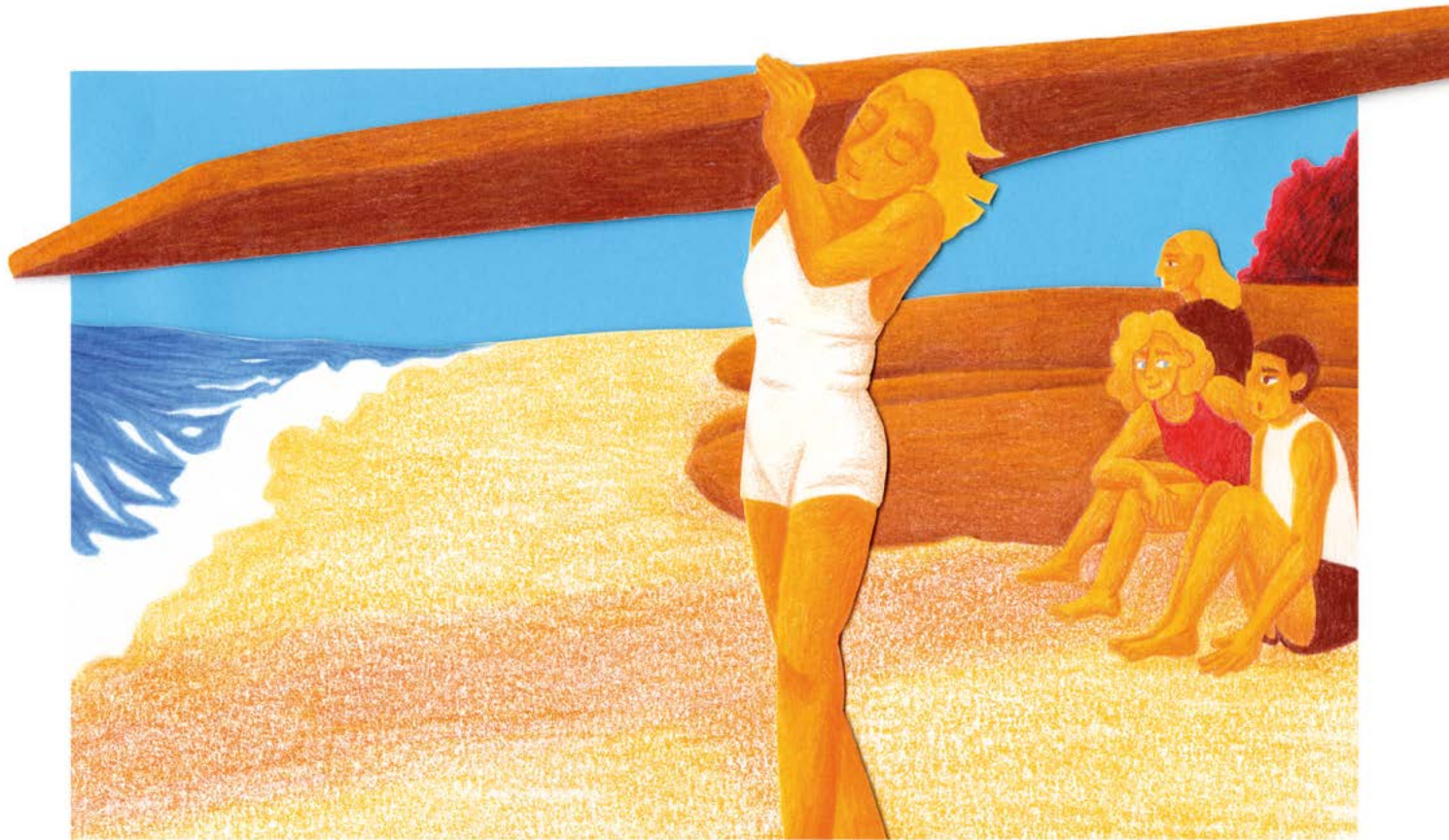
L’historien Scott Laderman explique que cela est dû non seulement au sexisme dominant mais aussi au fait que les surfeuses étaient rares car, avant la Seconde Guerre mondiale, les planches étaient très lourdes et difficiles à manier. Surfeur reconnu, Mickey Munoz va plus loin en racontant

qu’il n’y avait pas de femmes qui surfaient dans la Californie avant la fin des années 1940 car les planches étaient trop lourdes. Pourtant, confronté aux archives historiques et à une analyse approfondie, l’argument selon lequel les femmes ne pratiquaient pas, ou peu, le surf avant la fin des années 1950 ne tient pas la route. Des photos le prouvent, tout comme des articles de journaux et d’autres documents. Le manque de maniabilité des planches de surf de l’époque est insatisfaisant pour expliquer la quasi-invisibilité des surfeuses de la période. Les planches étaient effectivement en bois, et non en mousse, comme le montre la collection du musée Surfing Heritage and Culture Center de San Clemente. Mais leur poids variait énormément, allant de planches en balsa verni d’environ 10 kg à des mastodontes en séquoia pesant jusqu’à 45 kg (un *longboard* moderne en mousse et résine pèse entre 4 kg et 7 kg). Et si les planches de trois mètres abondaient, des photographies et des références historiques à des planches plus courtes et plus légères évoquent une diversité plus grande que ne le laisse entendre le stéréotype.

Des surfeuses pionnières et modèles

Les surfeuses étaient vraisemblablement minoritaires sur la côte californienne, mais certaines femmes se consacraient malgré tout à ce sport et menaient une vie alternative. À ce jour, il est difficile de dire combien. Dans toute la Californie d’avant-guerre, il y avait probablement moins de 200 surfeurs et nous pourrions actuellement identifier une trentaine de surfeuses. À San Diego, dès 1925, Fay Baird Fraser, une jeune femme de 16 ans apprenait à surfer en tandem avec le sauveteur Charles Wright. Elle a ensuite continué à surfer seule dans la région, équipée de sa planche longue de 8 pieds (2,42 m). Plus au nord, à Newport Beach, durant l’entre-





« Ces pionnières ont servi de modèle à toute la génération suivante »

deux-guerres, Duke Kahanamoku, hawaïen, champion olympique de natation et surfeur expert fut une figure clé de l'introduction du surf en Californie. Il rapporte avoir enseigné le surf à autant de femmes que d'hommes, et que parmi l'ensemble de ses élèves, tous sexes confondus, une jeune femme dénommée Bebe Daniels, de Corona Del Mar, était la meilleure. Il y avait même quelques compétitions de surf avec une division féminine à la fin des années 1930. Mary Anne Hawkins, de Costa Mesa, a remporté ces championnats féminins de surf de la côte Pacifique en 1938, en 1939 et en 1940, à l'apogée de l'ère des planches en bois. Nous pourrions également mentionner les californiennes Vicki Flaxman ou Aggie Bane, parmi tant d'autres qui surfaient avant les années 1950. Chacune de ces surfeuses talentueuses occupe une place bien documentée dans l'histoire des débuts du surf en Californie.

D'après l'historien Matt Warshaw, leur place était même telle, qu'à la fin des années 1940, alors que le surf évoluait à un rythme rapide et que le mode de vie des surfeurs s'ancrait dans la culture régionale, ces pionnières ont servi de modèle à toute la génération suivante de surfeurs californiens, hommes et femmes. Selon

Joe Quigg, fabricant respecté de planches et figure iconique du surf, les femmes ont joué un rôle de premier plan dans la scène surf de Malibu dans les années 1940-1950. Or, cette scène est devenue l'incarnation de la culture surf californienne, contribuant elle-même à façonner la contre-culture américaine des années 1950 et 1960. Dans un entretien, il va jusqu'à dire que la scène surf à Malibu était composé « de tous les âges et tous les sexes ». À un moment où les récits traditionnels sont souvent remis en question, la construction de l'imaginaire du surf ne fait pas exception. Il est difficile d'imaginer que nous acceptions collectivement que dans les années 1930, des garçons de 10 ans puissent traîner de lourdes planches jusqu'aux vagues pour apprendre, mais que les femmes, même adultes et nageuses accomplies, passionnées de sports nautiques, ne le pouvaient pas. Elles le pouvaient, et elles le faisaient.

Tout comme aujourd'hui, les femmes se lançaient dans les vagues, loin du rôle traditionnellement attribué à la petite amie qui attend avec patience sur la plage ou à la femme au foyer qui prépare soigneusement un pique-nique pour que son homme passe la journée à surfer. Face au sexisme de l'époque, elles ne représentaient qu'un faible pourcentage de la population des surfeurs. Cela souligne la nature hautement contre culturelle de leur pratique. ©

Cet article a été initialement publié en ligne par **THE CONVERSATION** sous le titre : « **Quand les femmes prenaient déjà la vague : l'histoire oubliée du surf californien** », le 6 août 2025.



Sur la planche, sur la vague

En plus d'étudier les traces écrites et documentaires de la présence de femmes dans le milieu du surf en Californie au milieu du XX^e siècle (voir pp. 32-35), Jeffrey Swartwood a engagé un projet expérimental inédit.

En s'appuyant sur son passé de *shaper* (fabricant de planche de surf) et avec l'aide de deux entreprises girondines spécialisées, Surf Experience (Lège) et Atua Cores (Mios), il a réalisé deux prototypes selon les techniques utilisées dans les années 1930 et dans l'après-guerre. La première, en balsa massif, pèse 13 kg pour 2,82 m de longueur. Elle a été taillée, poncée et vernie par le chercheur. La seconde comprend un cœur en polystyrène expansé avec une « peau » en balsa stratifié. Son poids est de 9 kg pour 2,87 m de longueur.

Sa démarche vise à documenter leur utilisation par des surfeuses contemporaines. Pour ce faire, il a placé ses créations entre les mains expertes de Maïalen Guessard, surfeuse professionnelle, au cours d'une session expérimentale sur le littoral aquitain, au Porge (Gironde). Immortalisé par la photographe Lorène Carpentier, ce projet entend définitivement enterrer les clichés : oui, les femmes prenaient déjà la vague avant l'invention des planches modernes ! 





Ardhi-perdu.e

L'histoire des spectacles autrement

**6 vidéos pour découvrir Bordeaux,
ses théâtres, cinémas, café-concerts...**

https://www.youtube.com/@echos_UBMontaigne

sur YouTube



Science
avec et pour
la société



institut
universitaire
de France

Université Bordeaux Montaigne

Domaine Universitaire

33607 Pessac Cedex

Projet réalisé dans le cadre du label Science avec et pour la société (SAPS)

Directeur de la publication

Alexandre Péraud, président

Coordination

Cédric Brun, vice-président Science et société,

Nicolas Labarre, vice-président Recherche

Rédacteur en chef

Mathieu Marsan, chargé de projet SAPS

Contributeurs

Guilhem Ballion, chargé de médiation SAPS,

Olga Bronnikova, maîtresse de conférences à PLURIELLES,

Chloé Buire, chargée de recherche CNRS au LAM,

le **collectif Bordeaux décolonial**, **Agathe Huteau**, chargée

de communication SAPS, **Liana Lebrault**, doctorante au

LAM, **Léa Menard**, assistante ingénieure d'étude à Passages,

Matthieu Noucher, directeur de recherche CNRS à Passages,

le **collectif SPHEROGRAPHIA**, **Leila Oulkebous**, docteure au LAM,

Sophie Rachmuhl, maîtresse de conférences à Climats

et **Jeffrey Swartwood**, maître de conférences à Climats.

Illustrations

Ambre Bernos @ambrouilleee

Isis Nazareth @drawwith.life

Vaitea o te ohiteitei Héliès @vaitea.commeleau

Conception graphique et mise en page

Pôle production imprimée, Université Bordeaux Montaigne

Imprimeur

Pôle production imprimée, Université Bordeaux Montaigne 

Financeurs des projets

Les projets de recherche **EXILEST** (ANR-23-CE41-0013 - pp. 10-14)

et **SPHEROGRAPHIA** (ANR-22-CE55-0005 - pp. 4-9) sont financés par

l'**Agence nationale de la recherche**.

La chaire d'excellence **DIANA'T** est financée par la **Région Nouvelle-Aquitaine**.

Les projets du Printemps décolonial de Bordeaux et sur Amy Uyematsu ont été financés dans le cadre de la politique scientifique d'établissement.

Le projet expérimental sur le surf a été financé dans le cadre du label Science avec et pour la société.



Remerciements

Karine Abado, directrice de la direction

de la recherche, **Caroline Abela**, responsable

du GeoDock, **Julien Béziat**, responsable pédagogique du master

Illustration, **Laurence Canto**, adjointe au pôle gestion financière et

accompagnement administratif, **Lorène Carpentier**, photographe,

Baptiste Coué, chargé de projet chaire DIANA'T (2025),

Isabelle Froustey, directrice de la communication, **Salomé Goutal**,

chargée de projet chaire DIANA'T (2026), **Maïalen Guessard**,

surfeuse professionnelle, **Joey** et **Nelson** du restaurant Mr Garba,

Françoise Marmouyet, journaliste et coordinatrice éditoriale à

The Conversation et **Laurent Védrine**, directeur du musée d'Aquitaine.

ISSN (version papier) : ISSN 3095-7303

ISSN (version web) : ISSN 3096-8917

Mars 2026

D'ici et D'ailleurs

4

dossier
Un globe,
des mondes

10

entretien
Les exilés
ukrainiens et russes
en Géorgie

15

à la loupe
De l'assiette à
la ville monde

18

décryptage
Faire ensemble,
Bordeaux décolonial

22

BD
Amy Uyematsu,
la poésie comme
arme de vie

28

entretien
La **géographie humaine à**
l'épreuve **du conflit au Soudan**

32

The Conversation
L'histoire oubliée
des surfeuses
californiennes

36

portfolio
Sur la planche,
sur la vague